

capitale, tout le monde faisait des vœux pour le nouveau maître et se précipitait à ses pieds. Les gens du peuple et beaucoup de gens de cour accouraient journellement à Chalcédoine pour le voir ; ils admiraient sa robuste stature, sa parole éloquente, et ils revenaient joyeux, dit l'historien Nicéas, « comme s'ils avaient visité les îles fortunées, et s'étaient assis à la table du soleil ».

Malgré tant d'avantages réunis aux mains des insurgés, un ministre énergique se fût défendu. Le protosébaste Alexis avait de l'argent, le fidèle et solide appui des Latins ; il pouvait résister. Au lieu de cela, il s'abandonna, se laissa arrêter dans son palais, livrer à Andronic qui lui fit crever les yeux. Pourtant rien n'était fait encore, et Andronic le sentait bien, tant que les régiments de mercenaires latins et les colonies occidentales occupaient la capitale. Pour s'en défaire, on exploita les vieilles rancunes nationalistes. On répandit le bruit, facilement accueilli, que les étrangers songeaient à tomber sur les Grecs, et sous ce prétexte on lâcha sur eux toute la canaille de Constantinople. Le quartier latin fut pris d'assaut, une multitude furieuse pilla, brûla tout. Les femmes, les enfants, les vieillards, les malades des hôpitaux même furent massacrés. En un jour le fanatisme national des Byzantins assouvit cent années de haines accumulées. Les rares Latins qui échappèrent s'enfuirent précipitamment : Andronic pouvait maintenant rentrer sans danger dans la capitale. Il y apparut au milieu de l'enthousiasme universel, salué par tous comme le sauveur et le libérateur de l'empire, comme « la lampe brillant dans les ténèbres, comme l'astre radieux ». Seuls, quelques hommes avisés comprirent